

Hemingway à l'ouïe nue



Stéphane Zagdanski

« Je déteste le théâtre. Avez-vous déjà écouté un dialogue les yeux fermés ? »

En 1954, les jurés du Nobel, décidés à attribuer le prix à Ernest Hemingway, se crurent obligés de se justifier : « Les premiers écrits de Hemingway comprennent des passages brutaux, cyniques et cruels... mais d'autre part, il possède aussi un pathos héroïque qui constitue l'élément fondamental de son sens de la vie... » Piteux poncifs. Depuis l'aigre malédiction de Gertrude Stein sur la « génération perdue », on ne compte plus les inepties répandues sur le compte de Hemingway : vantard, macho, alcoolique, suicidaire, paranoïaque, homosexuel refoulé, sportif, journaliste... Tout pour nier la virtuosité d'une écriture dont le raffinement suprême ne se dévoile qu'à la condition de le lire comme lui écrivait : à l'oreille.

En réponse aux critiques qui lui reprochaient la répétition du mot « et » au début de *L'adieu aux armes*, Hemingway invoqua son « imitation consciente de la façon dont Mr. Jean-Sébastien Bach utilisait une note en musique lorsqu'il composait d'après les règles du contrepoint ». Tout est dit. Si vous aimez la complexe simplicité de Bach, vous aimerez la subtile simplicité de Hemingway.

La grande découverte prosodique de Hemingway consiste dans la résonance tacite de l'écriture. Le non-dit compte autant que ce qui est énoncé, et le silence dont ruissellent les phrases nourrit la pensée. Comme on lit entre les lignes, Hemingway écrit entre les mots. Voici un aperçu de cet art du silence, dans *La grande rivière au cœur double*, magnifique nouvelle écrite à 25 ans, consacrée à la pêche à la truite en solitaire : « Devant lui, la rivière maintenant peu profonde pénétrait dans le bois, s'incurvait dans les bois, hauts-fonds, reflets de lumière, grosses roches polies par l'eau, cèdres le long des rives, bouleaux

blancs, troncs d'arbre, tièdes au soleil, lisses et agréables pour s'y asseoir, sans écorce, gris au toucher... » « *Grey to the touch* », ces derniers mots en disent long sur le doigté synesthésique de Hemingway. Imprégnées de silence, tendues comme les cordes d'un violon, ses phrases résonnent au plus délicat frôlement de l'archet. Autre démonstration d'oreille absolue, ce passage d'un roman tardif, *La vérité à la lumière de l'aube* (mauvaise traduction de *True at first light*): « J'entendis un léopard tousser au loin près du cours d'eau. C'était le même bruit que la corde de *do* d'une basse touchée par une râpe de maréchal-ferrant. »

Où Hemingway acquit-il cette oreille sans laquelle, confiera-t-il à Faulkner en 1947, un écrivain est « comme un boxeur sans main gauche » ? Chez sa mère. Plus exactement par l'exemple inverse de sa mère, avec laquelle il entra très tôt en conflit. Un conflit si dur entre le fils rebelle Ernest et la mère Grace, que le père neurasthénique, Clarence, y succombera. Conflit dont témoigne cette carte de vœux écrite à 22 ans : « Allons, Joyeux Noël ma chère vieille – Je ne te souhaite pas une Bonne et Heureuse Année car une Nouvelle Année est juste une embardée de plus vers la tombe, pas de quoi être heureux. » On est loin d'Œdipe!

Après la parution du *Soleil se lève aussi*, le 4 décembre 1926, Grace Hemingway lui écrit : « Sûrement comptes-tu d'autres mots dans ton vocabulaire que “maudit” et “garce”... si je devais prendre un livre écrit par n'importe quel auteur et qui contiendrait de tels mots, j'arrêterais ma lecture – et le lancerais dans le feu. » Leçon essentielle donnée à son insu par cette mère castratrice vaincue : le style pompeux et emphatique n'est que l'autre face du puritanisme WASP. Hemingway s'émancipera très tôt de ces misères maternelles en partant à la guerre, laquelle lui dispensera une autre leçon d'écriture, la plus cruciale : la mort, qui seule donne son vrai prix à la vie (comme à la corrida), est sans bavardage. « La guerre », écrit-il à Fitzgerald en 1925, « groupe le maximum de matériaux et accélère l'action et fait ressortir toutes sortes de choses que

normalement on doit attendre toute une vie pour découvrir.» D'où son imperméabilité impeccable à ces idéologies dans lesquelles sombrent ses meilleurs amis : crédulité communiste de Dos Passos, délire fasciste d'Ezra Pound ou pavane huppée de Fitzgerald.

Très tôt aussi, Hemingway affirma son farouche désir de vérité, soit là encore l'antipode du blabla sermoneur de sa mère. Une courte nouvelle écrite à 25 ans, intitulée *Sur l'écriture*, condense l'art bien tempéré de Hemingway. Il y met en rapport le silence, la vérité, et la création. Vingt ans plus tard il écrira encore à Bernard Berenson : « Je sais comment décrire la campagne de telle sorte que, si l'on veut, on peut s'y promener et je comprends les valeurs tactiles, je l'espère. Parfois je peux fabriquer des gens parce que, comme écrivain, j'ai presque une oreille parfaite. » Créer de la vie avec de simples mots, tel est ce que Georges Bataille, dans un splendide texte intitulé « Hemingway à la lumière de Hegel », appela en 1953 sa « quête de la souveraineté » : « D'une manière sobre, effacée, le bien – ou l'excellence – est la passion indubitable et dominante de Hemingway. La beauté de ses livres est l'effet d'une probité dont il est soucieux. »

Hemingway acquit cette souveraine probité dès 20 ans et la conserva toute sa vie, à force de silence et de solitude. « La vie d'un écrivain, en mettant les choses au mieux, est une vie solitaire... » écrira-t-il dans son discours du Nobel. Puis il offrira sa médaille à Ezra Pound, « d'après le vieux principe chinois, principe que tu connais bien, selon lequel personne ne possède quelque chose avant de l'avoir donné à un autre ».

Merveilleux Hemingway...

Stéphane Zagdanski